

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Une dernière fois

Gaëtan Brulotte

---

Mémoire(s)

Numéro 74, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Brulotte, G. (2003). Une dernière fois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 9–12.

## Une dernière fois

Gaëtan Brulotte

**T**out s'est arrangé à partir du moment où j'ai demandé au médecin :

— Je vais vivre ou mourir ?

Il m'a répondu :

— Madame, êtes-vous croyante ?

— Tout juste ! lui ai-je dit, et je ne pratique pas.

Tout s'est arrangé à partir de là.

Je voulais savoir. J'ai su. Le choc. Plus que quelques semaines à vivre. Alors on fait le ménage dans sa vie. On voit ce qui importe. Vivre ou mourir. On liquide ses problèmes. Tout devient plus clair que jamais. On se met en paix avec soi. Vivre ou mourir. Je voulais savoir. J'ai su. J'ai été renversée. Mourir. Êtes-vous croyante ? À quoi sert de croire ? Tout s'est arrangé. Une fois condamnée, on a vite fait le tour de sa propre question.

J'avais deux comptes à régler avant d'en venir à la photo de famille. Le premier, c'était avec mon fils. Je désirais lui apprendre qu'il avait eu un petit frère juste avant lui. Je l'ai perdu en bas âge d'une malformation cardiaque. Il s'appelait Philippe. En souvenir de lui nous avons donné le même prénom au garçon qui a suivi. Il y a ainsi eu deux Philippe dans la famille. Je me suis toujours sentie coupable de cette perte. C'est tellement idiot. Je l'ai cachée aux enfants toute ma vie. Je craignais que Philippe ne se perçoive comme une pièce de rechange. Pour la première fois il y a une semaine, je lui ai tout expliqué. J'en éprouvais le besoin. Il l'a bien pris. Il a même blagué sur les clones. Tout a été facile. En fait, j'aurais dû me délivrer de ce poids bien avant. On se complique tellement l'existence. J'ai décidé de simplifier et de clarifier. J'en suis vraiment soulagée.

Une autre histoire me préoccupait, une histoire liée au mariage de mon neveu Georges. Pourquoi est-ce que mon frère n'a pas voulu qu'on aille célébrer les noces de son fils avec eux ? Pourquoi ? Je n'ai jamais compris. C'est fou, ça ! On n'a pas vu la

bru une seule fois en trente ans. Et sur mon insistance, voilà qu'elle est enfin venue me voir. Pourquoi avoir attendu toutes ces années? Pourquoi? C'est absurde. Avant de disparaître, je voulais qu'il n'y ait plus de querelles entre nous.

Je souhaitais voir tout le monde pour une dernière fois, pour la photo de groupe. J'ai réussi à l'obtenir quand mon neveu m'a rendu visite avec sa femme. On a donc pu la prendre cette photo, depuis le temps que j'en rêvais. On a changé de positions et de points de vue pour varier les poses. Je sais bien que je suis devenue méconnaissable avec trente kilos en moins, la chimio, la perte de cheveux et les médicaments, mais peu importe. Au moins, on était ensemble. On a dû me transporter dans le séjour sur ma chaise percée parce qu'autour de mon lit il n'y avait pas assez de place pour tous. J'étais en jaquette et en chaussons, mais mon aînée m'a mis ma perruque et appliqué du rouge à lèvres pour une dernière coquetterie.

C'est ma petite-fille Rose qui a pris les photos en automatique. Une autre, Émilie, en a tiré plusieurs en grand format. Une troisième, Maggie, en a fait aussi imprimer une dizaine sur un drap blanc et elle les a découpées pour les coudre sur cette couverture grise qu'elle m'a offerte. Original, non? Elles sont si gentilles. Tout le monde est adorable avec moi. Je n'en reviens pas.

Je préfère être dans mon lit à la maison qu'à l'hôpital. Ça n'a rien à voir. Ah! Quelle différence! Ici on s'occupe de moi et on a pu être ensemble aujourd'hui pour Noël. Le vrai bonheur. Là-bas, c'est un théâtre permanent de misère et de souffrance. On se sent comme en exil. Le personnel soignant est débordé. Les soins sont rationnés. Je l'ai constaté dans la salle d'attente dès ma première visite. Chaque cas est évalué pour son degré de sérieux. Alors il se produit une réaction étonnante. Les patients sentent le besoin d'exagérer les symptômes pour recevoir rapidement de l'attention. Se plier en deux de douleur ne suffit plus. Il faut se coucher par terre et mimer l'épilepsie. Il faut être à l'article de la mort, avoir le visage en sang, arriver avec sa jambe dans les mains. Il y a une insensibilisation du milieu qui suscite des mises en scène hystériques. Les drogués avec des clous au menton, les

vêtements déchirés et les ongles noirs de crasse passent avant les accidentés ou les malades courants. J'ai essayé d'en discuter avec une femme en vert qui poussait un chariot portant l'inscription « Bénévolat ». Elle offrait du café aux patients. C'était notre seule interlocutrice. « Dons acceptés », pouvait-on lire sur deux pancartes accrochées de chaque côté de son chariot. Elle venait de servir un couple de vieux orientaux qui sentaient le riz frit au soja. Un homme bedonnant au visage rouge dans la quarantaine pestait contre la longue attente, il en était à sa quatrième heure. Il arborait un t-shirt blanc avec en imprimé : « J'aime les femmes chaudes et la bière froide. » La bénévole blâmait les coupures financières irrationnelles.

Quand j'ai été enfin hospitalisée, on m'a fait déshabiller et mettre une jaquette bleue avec des motifs de moutons blancs, on m'a fixé un bracelet d'identité au poignet et on m'a poussée en lit roulant vers la place trente-deux dans le couloir, près d'une sortie. On m'y a oubliée pendant vingt-quatre heures avant de me conduire à la salle d'opération.

Ensuite, en convalescence de mon intervention aux poumons et avec mon cancer des os, je n'étais pas intéressante. Les infirmières m'ont laissée seule pour prendre ma douche. Sans lunettes je voyais mal. L'eau était bouillante. Je ne savais pas comment la régler ni la fermer. C'était atroce ! L'enfer ! Je n'arrivais pas à atteindre l'alarme. Le bouton était trop haut pour mon bras droit que j'ai du mal à bouger. J'étouffais dans la vapeur, au bord de l'inconscience. La panique totale ! Finalement tout s'est arrêté. Je ne sais pas comment. Je ne voyais rien. Je ne sais vraiment pas comment, mais ça s'est arrêté. Je tremblais en en sortant. J'ai aussitôt réussi à atteindre la sonnette avec ma main gauche. Quand l'infirmière est arrivée il était trop tard. Je n'avais plus besoin d'elle.

Les journées étaient longues. Tout commençait à six heures du matin. Ma voisine de chambre allumait sa télévision pour regarder des bêtises. J'étais obligée d'entendre.

Il a fallu m'ajuster et tout réapprendre. Les vêtements à boutons, c'est fini. Je ne peux plus avec ma main droite ankylosée.

Fini aussi la robe qu'on passe par-dessus, la perruque s'arrache, il faut un miroir pour la replacer. Les choix sont devenus plus restreints.

Le temps n'existe plus dans la maladie. Une seule vertu compte, la patience. La patience. Il en faut de la patience. On se réfugie dans le souvenir. Comme si c'était tout ce qui nous restait. La mémoire se met à réveiller des scènes qu'on avait complètement oubliées. Je me suis rappelé, par exemple, un jour que j'allais faire des courses. Il pleuvait. On m'avait appris à marcher les fesses serrées. En chemin, un jeune s'est mis à m'imiter. Il se moquait de moi. J'ai ri avec lui et il s'est arrêté. Je suis arrivée au supermarché et j'avais oublié de fermer mon parapluie. Je continuais comme si j'étais dehors. Je ne m'en étais pas aperçu. Les gens se retournaient. On me croyait folle, ou on devait penser que je voulais me faire remarquer. Quelqu'un m'a timidement montré le parapluie du doigt. Je n'ai pas compris tout de suite, puis j'ai vu ce qu'il en ressortait. Quelle étourdie ! Je me sentais gênée. J'ai souri à l'homme et j'ai fermé mon parapluie. Pourquoi est-ce que cet épisode m'est revenu ? Je ne sais pas.

Peut-être parce que j'ai découvert la vérité ces derniers jours. La vérité c'est quoi, hein ? C'est quoi la vérité ? Je l'ai vue soudain comme mon ridicule dans le souvenir. Eh bien la vérité, c'est le corps du malade. Voilà ! On me dit que j'ai repris du poids, que j'ai l'air d'aller mieux, que mes cheveux repoussent, alors j'ai encore de l'espoir. Comme la paix règne enfin dans la famille, j'ai maintenant deux objectifs tout simples : d'abord me lever et marcher, puis ensuite m'asseoir dans le fauteuil pour fumer une cigarette. C'est tout.

□

La nuit suivante, elle relâchait ses sphincters et s'éteignait.  
Georges et sa femme ne vinrent pas aux funérailles.  
Philippe partit à l'étranger pour le reste de sa vie.